

# I

## L'histoire

C'était le monde du vent. Il était blotti à l'abri du col, avait pris possession d'un univers né des volcans, nourri des entrailles de la terre, façonné par la pluie, la neige, le temps. L'homme n'était venu qu'après. Il s'y était installé comme s'il devait avoir pour mission de ne pas laisser seule une telle beauté. Il était le complément naturel de la création. Et il y avait apporté une âme. Ce qui surprenait était l'émotion que dégageait ce paysage. De quand datait ce petit groupement humain ? Personne ne savait au juste sauf – peut être – quelque papier perdu dans quelque archive. Et quelle importance cela avait-il ? Le Créateur avait imaginé ce coin de paradis sur terre. Il était impensable qu'il n'y ait pas mis un Auvergnat pour ne rien laisser perdre. Et celui-ci l'avait, à l'évidence, annexé à sa manière. En lui-même, à la rigueur avec son voisin, il se plaignait du froid, de la difficulté de trouver du bois à cette altitude, de l'obligation d'avoir, dans la forêt lointaine une petite réserve propre, du temps passé à le transporter, de la neige qui durait tout l'hiver et beaucoup plus... Mais, dès qu'à la foire, il parlait de ses terres, tout ce qu'entre eux ils jugeaient un handicap, devenait discutable...

Ils avaient trouvé le brouillard à l'entrée du chef-lieu. Le Colonel avait attaché à la barre de fer qui courait tout au long

du foirail son taureau de dix ans, arrivé au bout de sa course, trop lourd et devenu impotent et il regardait arriver un vieux compagnon du bourg venu le saluer. Ostensiblement, de la main ouverte, il chassait ce qu'il appelait de la fumée et qui, à l'entendre, l'empêchait de respirer :

« Je me demande comment vous arrivez à vivre!... Moi?... J'en perdrais le souffle!... »

Habitué à l'esclandre, l'interlocuteur le regardait en souriant.

« Il n'y en a pas trois fois dans l'année. Et, comme vous l'avez vu il commence juste à l'entrée du bourg!... »

– Trois fois!... Tu oublies le lendemain ce qu'il s'est passé la veille! »

Et il était inimaginable de ne pas transformer ce qui était une petite gêne en un don du ciel :

« Le brouillard? Je veux bien, mais, au printemps, il protège du gel!... Tandis que vous!... »

Évidemment. Entre le chef-lieu et le village il y avait la différence qui existe entre le bord de la mer et le sommet des collines. Mais là n'était qu'une escarmouche. Il était impensable au Colonel de ne pas pousser plus avant la discussion :

« Il y a une heure qu'on l'a, le soleil!... »

Et c'était vrai! Les premiers rayons étaient pour ce hameau perdu dans la montagne et les derniers l'étaient encore pour lui!

« Je veux bien. Mais vous avez de la neige un mois de plus que nous!... »

L'argument paraissait irréfutable. Un hiver plus long, c'était le troupeau bloqué à l'étable un temps supplémentaire, davantage de fourrage et autant de travail en supplément... L'ami paraissait désarçonné. Mais il était loin d'avoir usé de tous ses arguments :

« La neige?... D'accord!... Mais il n'y a pas meilleur engrais! »

Ce dialogue était le résumé de la vie. Chacun était attaché à son petit périmètre, y était né, était le représentant actuel d'une lignée installée là depuis un temps qu'il ignorait. Et cet héritage l'instaurait défenseur d'une situation qui, parce qu'elle était la sienne, était aussi indiscutable que soumise à ce double impératif qui voulait d'abord qu'elle soit la meilleure mais qu'en conséquence, et si d'elle naissait quelque avantage évident, on le discutait mais on ne l'acceptait jamais.

Le village était le concentré des extrêmes. Le soleil, d'abord qui le visitait en premier et, conscient d'avoir bouclé sa tâche du jour, le saluait en dernier, la neige qui noyait le col avant de se transformer en pluie dans la vallée, le vent enfin. Mais là, et à la gloire des Grands Anciens, les maisons s'étaient blotties dans un repli de terrain, protection naturelle des colères de la nature. Seule, la ferme du Colonel, lancée en reconnaissance, masse en apparence égarée, faisait diversion. Mais deux blocs la protégeaient : la grange qui paraissait enterrée tant elle était massive et basse, une rangée de frênes géants, nés du temps, de la patience et de la force de l'arbre. D'où venaient-ils ? De quel lointain conquérant qui, pour être plus près de ses herbages, avait abandonné la protection des collines ? Ils avaient grandi, tortus, chancreux, perclus de rhumatismes et survécu en enterrant dans le sol autant de bois qu'ils poussaient en l'air. Ils s'étaient forgés des fondations de cathédrales.

Le vent cognait dans les branches, sifflait de colère. Découpé il se reformait dès l'obstacle passé, grondait, chassait les feuilles en automne et la neige en hiver regroupant les premières en rouleaux et la seconde en congères.

Le Colonel y régnait en maître incontesté. Il n'y avait chez lui aucune forfanterie particulière, en lui aucun sentiment de dédain mais vis-à-vis de tous, aucune concession. Il regardait

le village à ses pieds. Il aimait l'impression de force qu'il donnait. Il était fier et d'en être comme il était, en lui-même, fier de son indépendance...

Il était fier de ses prés. La qualité de l'herbe qui, dès la neige partie, semblait vouloir rattraper le vert de la vallée, le rassurait. Il n'avait besoin ni d'engrais, ni de ces apports qui étaient une ruine pour le porte-monnaie et une marque de défiance vis-à-vis de la terre. Le fumier de l'étable, réparti largement à l'entrée du Rialle comblait ses habitudes. Au-delà, les sources apportaient au pacage l'or que les volcans y avaient enfoui.

Il lui suffisait de fermer les yeux. Derrière ses paupières mi-closes, il devinait le troupeau se précipiter et, ivre de liberté, investir le pré qu'il n'aimait pas octroyer par étapes. Les bêtes, brusquement libérées, en parcouraient les recoins comme si tout était nouveau et, l'explosion de la découverte achevée, se mettaient à manger, à dévorer plutôt, se regroupant d'instinct, affamées, méthodiques et organisées. Huit jours, le temps d'assimiler le bonheur, de profiter sans retenue du soleil d'avril ou subir les dernières giboulées, le dos arqué, les têtes face à la bourrasque et, un matin, l'entrée serait fermée, la masse des Salers aiguillée vers une autre friandise. Le pré, débarrassé de sa première herbe, attendrait juillet et la fenaison. Le troupeau aurait alors migré vers les hauts, rejoint la montagne dont le maître surveillait les coulées de neige qui résisteraient jusqu'à la mi-juin. Derrière lui, comme si elle devait lui servir d'appui, il devinait la grange. Masse de pierres, recouverte de lauzes dont celles du bas, géantes, avaient demandé quatre hommes pour les mettre en place et une charpente de château fort. Qui avait construit ce monument ? Il ne se posait jamais la question. Il était l'héritier d'un monde qui venait du temps. Il marquerait son passage sur terre, léguerait sa ferme au temps comme si l'éternité était son lot.

Il était dépositaire de l'Histoire.

Quand il regardait vers le village, il le voyait davantage comme une prolongation de ses terres que comme une partie intégrante de son existence. Lorsqu'il était loin, seulement, au chef-lieu par exemple ou à la foire, il faisait bloc, sans doute parce qu'on a besoin, dans la vie, de se raccrocher à une réalité.

Mais surtout il jugeait de la différence entre lui et « les autres ». Et, curieusement aujourd'hui où il avait laissé le plus clair du travail à ses fils et, en conséquence, disposait de libertés, il aurait aimé savoir. Mais il butait sur une difficulté. Il n'y avait pas d'archives dans sa maison... Peut-être, là-bas, dans le grenier du notaire... Mais outre que l'homme était inaccessible et qu'il ne se sentait, lui, aucune qualité pour plonger dans la poussière du passé, il laissait François lui raconter... Car le petit savait. Où avait-il trouvé tous ces renseignements ? Auprès des Anciens qu'il prenait le temps d'écouter, sûrement aussi en feuilletant l'histoire et en réfléchissant. Alors, le Colonel écoutait :

« Au début... enfin il n'y a pas si longtemps!... nos lointains ancêtres ont vécu à l'ombre des volcans. Ils survivaient grâce à la cueillette et à la chasse. Et puis ils se sont installés. Ils sont devenus paysans, ont occupé le pays. Les plus forts ont annexé les terres du bas, se sont fait construire des châteaux, créant une pyramide de puissants, les autres, suivant le même processus ont annexé les restes. Mais ceci intéressait surtout la plaine, là où il est aisé de vivre et de produire. Restaient les plateaux qui deviendraient les terres du seigle, à l'endroit où vous êtes, Colonel. Le terrain n'était pas envié car il était trop loin, trop haut, trop froid et surtout indéfendable contre les invasions. Et pourtant des téméraires s'y sont installés d'abord parce qu'il ne restait plus rien ailleurs et aussi parce que certains

ont le goût de l'inédit, celui de l'aventure donc du risque et, au fond d'eux-mêmes, le besoin de la liberté. C'est pour cela qu'ils ont donné naissance à un village réputé pour la rigueur du caractère de ses occupants, pour son désir d'indépendance, pour la difficulté de le gérer. Mais cela, on le verra plus tard...

Aujourd'hui, ce qui vous intéresse, Colonel, c'est de savoir d'où vous venez, qui était là avant vous, comment vous êtes le maître d'un domaine qui, toutes proportions gardées, est l'égal d'un fief de l'histoire.

Le terrain, à l'origine, appartenait à un Comte, lui-même tributaire d'un Duc ou d'un Prince. Mais ces hommes – et comme tous les humains – ont été poussés par l'histoire dans une vie dont certains se sont sortis plus grands, d'autres ont survécu, d'autres ont été submergés par leurs besoins, leurs envies, leurs ambitions ou leur faiblesse. Et ce qu'ils avaient acquis assez facilement, ils l'ont sacrifié. Réfléchissez!... Qu'était, pour eux, cette immensité où vous habitez, là, dans la montagne, alors qu'ils avaient tant de charges à la ville, à la guerre ou à la Cour ? Rien !... Quelque argent... ou quelque calcul. Ces terres, ils pouvaient les céder moyennant un bail avantageux et, alors qu'elles ne rapportaient que peu, retirer d'elles un petit bénéfice – un calcul lointain – ou la possibilité de quelque argent dans l'immédiat. Ils ont souvent choisi la deuxième solution et, pour certaines personnes entreprenantes, le chemin était libre.

Un groupe était arrivé, avait occupé la place vide au départ, commencé à défricher. Mais regardez. Là est votre avantage. Le pays est net, propre. Il est né des secousses de la terre, est devenu une grande montagne et les volcans ont suivi. C'est toute l'aventure. Aujourd'hui, sous l'influence de l'érosion, des millénaires, des pluies, des glaciers, les sommets sont devenus des puys, la lave a nourri la terre et il en est résulté un sol propre trop haut pour accueillir la forêt mais aussi tout ce qui est la peine des gens du bas : les ronces, les genêts, les fougères, les

orties, les buissons, la bruyère... Rien n'y pousse... seulement l'herbe qui grandit plus vite que dans la plaine parce qu'elle est pressée par le froid. Il n'y a que la nature pour s'habituer!...

Voilà pour l'histoire... enfin son résumé!... Mais vous, dans cette marche? Vous êtes le successeur d'Anciens qui avaient pour eux le goût d'entreprendre, de s'agrandir, de s'élever. Vous n'aviez pas d'aides particulières sauf vos qualités. Et vous avez jeté votre dévolu sur la seule richesse qui existait : la terre. On peut rêver qu'à l'origine chacun en avait autant, le groupe s'étant partagé le terrain. Après, la loi de la nature a joué. Ce n'est que dans l'utopie que l'on considère les hommes égaux. Donnez la même superficie à dix familles et revenez trois générations plus tard. Une aura au moins la moitié, deux à trois autres se partageront le reste. Pour l'égalité, il importerait de repartager à l'infini. Et sur ces terres vous avez mis des bêtes, et produit du seigle pour les populations du bas. Vous êtes devenus ceux qu'on appelait « les Chaumeils », ces gens qui vivaient du chaume.

Et comme les seigneurs ont construit leurs châteaux, vous, vous avez édifié votre maison et surtout bâti votre grange. La grange pour le foin, l'étable pour les bêtes!... Pourquoi cette qualité, cette force? Parce que, d'une part vous possédiez des matériaux nobles : la pierre à volonté avec les coulées de basalte, les lauzes avec les schistes, le bois car la forêt occupait, en contrebas, le terrain à reprendre. Et, d'autre part, vous étiez nombreux, courageux et dotés d'un sens artistique très acceptable. Vous avez construit solidement, durablement, les grandes ou les petites habitations. Voyez le village : les maisons y sont rudes, basses, indestructibles. Je ne leur ferai qu'un reproche mais c'est mon point de vue tout personnel : elles sont très sombres. Mais, quand on réfléchit, c'était voulu. Le paysan, au soleil toute la journée, n'aimait pas manger dehors et avait besoin, en rentrant, de se dégager de la lumière. Et aussi, il importait de les chauffer. L'hiver est long, parfois interminable. Ramassées sur elles-

mêmes elles gardaient la chaleur du feu et de l'étable. Si l'on y ajoute les impôts!...

Revenons à la grange. Les orgues, brisées par le temps, fournissaient un matériau inépuisable. Il suffisait de les empiler, dégager les fenêtres, enterrer l'étable pour conserver, l'hiver, la douceur de la terre. Et sur ce socle de cathédrale monter un toit, haut, large, pour permettre aux chars, au moment de la fenaison, d'entrer par extrémité, avancer sans gêne, se vider dans l'élan et ressortir sans avoir freiné la cadence. Du solide, du simple, du pratique!... Vous n'aviez pas d'architecte mais vous aviez du bon sens et l'expérience acquise... L'essentiel!... Quant à la maison, c'était pareil. Il vous l'a fallu grande pour loger à l'étage vos enfants, parfois un autre membre de la famille. Vous? Vous viviez en bas, dans la vaste pièce qui accueillait le feu, servait de salle de réception, de cuisine et de chambre pour les anciens.

Évidemment, Colonel, vous regardiez le monde d'un peu haut. Vous n'étiez pas le seigneur mais vous n'étiez plus le manant. Vous étiez le paysan, dans sa splendeur. »

François avait souri :

« Vous étiez toujours le Tiers État!... Mais!... »

Et cette réserve c'était tout, expliquait tout!...

« Au chef-lieu, vous êtes solidaire des gens de votre village. Ici vous les regardez avec la supériorité que vous donne votre situation. Vous ne les jugez pas, vous les situez seulement en dehors de votre réussite. En somme, vous êtes différent!... »

En rejoignant le village, François continuait la conversation, se disant à mi-voix ce qu'il n'avait osé dire à cet homme à qui il reconnaissait à la fois des qualités de vieille bourrique et de grand homme.



« Mais on ne peut vous quitter, Colonel, sans dire que ce surnom vous ne le tenez pas de l'armée mais de cette force que vous avez de diriger vos ouvriers – fussent-ils vos fils ! – comme vous le feriez d'un commando. Et surtout, il ne faut pas oublier que, franchi le portail de votre cour, vous pénétrez dans le domaine de la Maria, votre complément, l'autre moitié de votre attelage de fer.

Colonel ? Vous êtes le seigneur dans votre champ !... Vous êtes l'esclave dans votre cuisine !... »

François s'était retourné deux fois, avait longuement observé cet homme, immobile, qui le regardait partir. Ils s'estimaient infiniment tous deux, le premier parce qu'il trouvait dans ce petit des qualités qu'il aurait aimé reconnaître dans ses fils, le second parce qu'à ses yeux le Colonel représentait un aboutissement. Il a été sûr. Il était l'explosion de cette fusée née de la terre et que la terre effacerait.

Et ses yeux se sont reportés vers le village, ce monde qui était le sien et qui, inexorablement, serait effacé par la civilisation qui se mettait en place. Sa population avait atteint un sommet au début du siècle et, depuis, elle fondait. La première guerre – la grande – avait emporté les hommes ne laissant qu'une poignée de survivants, blessés, cassés, brisés, bancals, gazés, à l'espérance de vie limitée et qui n'avaient donné le jour qu'à quelques enfants dont François était l'un des rares. Les jeunes de la génération précédente, tenus alors de s'expatrier parce que trop nombreux, n'étaient pas revenus et ceux de l'âge du petit s'en allaient à leur tour. Ne resterait bientôt qu'une population de personnes âgées.

Le pays s'était peuplé de la vallée vers la montagne et, aujourd'hui, il se dépeuplait en sens inverse pareil à un ruisseau qui coulerait impitoyablement vers une destination lointaine qui serait la ville. Et le petit n'a pu imaginer une campagne qui,

demain, serait vide. S'il avait été seul il aurait pensé se tromper. Mais, là-bas, au lycée d'abord, dans sa vie professionnelle ensuite, les exemples se multipliaient. Les commerces ne trouvaient pas de repreneurs, les élèves étaient de moins en moins nombreux, les maisons se fermaient, le train Bonnet avait remisé ses wagons. Il avait emporté la moitié de la population, il revenait à vide....

Mais, de cette impression, un peu floue, il ne voulait pas parler. Il voulait croire qu'il jugeait mal, que ce monde, exceptionnel à ses yeux, ne pouvait pas devenir un désert.

Alors, il a reporté à nouveau son regard vers le village, cet univers qui était le sien. Et, une fois encore, il a éprouvé à son égard un sentiment de fierté. Il s'est senti reconnaissant envers ces hommes qui l'avaient bâti à coups de courage, indifférents aux difficultés, à la peine et au temps.

Au hasard des jours, il le voyait de l'intérieur. Pour la première fois il a constaté, presque avec émotion, qu'il avait une forme géométrique. Il semblait une croix posée sur la montagne. Une alignée de maisons en constituait le corps, la ferme de ses parents, celles du Celoux et de Sylvaintou évoquaient les bras.

Vu de près, toutes les habitations semblaient en désordre, de plus loin, elles avaient parfaitement utilisé, chacune, le petit abri que leur offrait la nature.

Surpris, François s'était arrêté. Et, l'une après l'autre, il les extrayait de ses impressions, de ses souvenirs d'enfant, faisant naître de cette diversité une certitude d'unité. Le village, contrairement à un grand ensemble, n'était pas une juxtaposition d'égoïsmes ou d'indifférences. Il était un tout, une petite force avançant du même pas, réagissant d'un bloc, unitaire dans une apparence de diversité.